

**Zeitschrift:** Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin  
**Herausgeber:** École fédérale de gymnastique et de sport Macolin  
**Band:** 28 (1971)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Le sport : une action permanente  
**Autor:** Jeannotat, Yves  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-997628>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Le sport: une action permanente

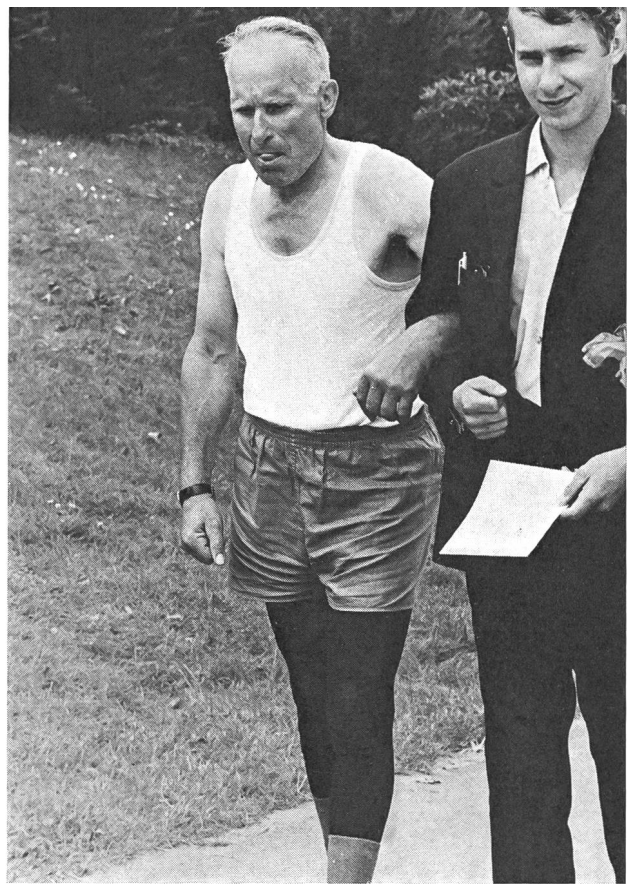
Yves Jeannotat

L'image de cet homme écroulé sur la ligne d'arrivée, jamais je ne pourrai l'oublier. C'était au terme d'une de ces courses où non seulement le champion mais tous les participants prennent figure de héros. Je ne sais plus très bien si c'était aux cent kilomètres de Bienne, à Morat—Fribourg ou dans le marathon de la Forêt Noire. De toute façon, cela n'a pas grande importance: de pareilles scènes se reproduisent chaque année et partout. Il s'appelait Pierre. Petit employé de bureau, il n'avait aucun sens et aucune notion de ce que pouvait être l'effort physique vécu. Certes, comme il ne manquait aucun match et qu'il vivait en direct les plus grands exploits que la télévision nous offre dans un fauteuil, il avait tendance à s'identifier aux acteurs, à se mettre dans leur peau: la victoire de Merckx était un peu sa propre victoire, le but décisif, c'est lui qui le marquait, il se sentait léger dans la foulée de Doessegger.

Aussi, s'il s'était lancé dans cette galère, c'est qu'il avait perdu la conscience de ce qu'il était réellement lui-même, c'est parce qu'il se prenait pour un autre et que, par conséquent, relever le défi que lui lançaient ses «copains» lui paraissait un jeu d'enfants. Mais maintenant, à demi conscient et alors que les infirmiers l'emportaient sur une civière, il réalisait qu'il avait mis sa santé en danger pour tenir le plus stupide des paris!

Je l'avais bien suivi durant toute sa fin de course. Je le connaissais bien et je savais qu'il n'avait aucune préparation, aucun entraînement. La foule applaudissait, encourageait et admirait. Mais en moi, une sourde révolte grondait contre les profanateurs de ce sport que j'aime tant et qui de «sport qui sauve» devient, comme le dit si bien Jean-François Brisson, «sport qui tue!...»

Les yeux agards, le teint livide, l'écume aux lèvres, il se martyrisait pour maintenir sa carcasse usée en mouvement. Le but n'était plus très loin: quelques centaines de mètres peut-être. Mais parviendrait-il à rester sur ses jambes jusque-là? Cela lui semble tout à coup impossible. Mais si un brouillard de plus en plus opaque déformait les objets sur son passage, il entendait toujours bien. Les bruits de la foule montaient vers lui par assauts successifs. Il y avait des «bravos!», des «vas-y!», des rires aussi et, de temps en temps, son nom qui résonnait à ses oreilles dans d'étranges étranglements où se mêlaient un peu de moquerie, de la provocation, de l'étonnement aussi. Alors qu'il sentait la nuit s'abattre sur lui, il revivait le «pourquoi» de ce chemin de croix. Les raisons qui l'avaient poussé à se livrer ainsi en holocauste remontaient à la surface de son esprit d'agonisant. La souffrance, tout à coup, semblait s'être envolée: il ne le sentait plus, mais elle avait fait place à l'angoisse, à la peur, et c'était bien plus terrible encore! Il se disait: «T'es fou mon pauvre vieux! C'est pas possible que tu finisses! Y faut qu'tu t'arrêtes. Tu peux pas faire un pas de plus!» Mais tout aussitôt le doigt tendu de ses «amis» le poussait un peu plus loin, ces amis qui lui avaient dit, alors qu'il développait ses théories, reprochant à ce coureur-ci de ne pas savoir doser son effort, à celui-là de manquer de souplesse, à cet autre encore d'être un piètre finisseur, ces amis qui lui avaient dit: «T'es un beau parleur, Pierre, mais toi, qu'est-ce que tu sais faire? Rien! Tu regardes et tu commentes! En fait, à vingt-cinq ans, t'es un «pépé»! et si c'est pas la vérité, prouve-nous l'inverse!» Piqué au vif, il s'était senti meurtri et humilié.



Cet homme vient de parcourir 100 km. Il est à peine marqué parce qu'il est bien entraîné. Tous les jours, il consacre une partie de ses loisirs à sa forme physique. Grâce à cela, ses capacités vitales sont restées étonnamment intactes. Son fils l'a pris par le bras et il lui a dit: «bravo papa!» Demain ils s'entraîneront ensemble et l'année prochaine, ils concourront tous deux: dans des catégories différentes, certes, mais tous deux, pour leur plus grand bien, car ils seront et resteront prêts!

«Eh bien! vous verrez, avait-il répondu, venez m'voir à l'arrivée!»

Sitôt qu'il eut franchi la ligne, il se raidit et tomba lourdement sur le sol. Il disait des paroles incohérentes et ses membres se mirent à trembler. Chaque inspiration, chaque expiration tiraient un râle de sa gorge enflammée et sèche. On l'emporta et le médecin de service s'affaira longtemps autour de lui. Il était inquiet! Lui aussi se mettait à douter du sport et de ses bienfaits!

Lorsque Pierre sortit du coma, il était si faible qu'il ne pouvait marcher. Et pourtant, ses forces revinrent malgré tout. Lentement, certes, mais elles revenaient, et avec elles les sourires et les «tapes» sur l'épaule.

Lui-même avait déjà presque oublié. Et il avait gagné son pari! Pourtant, il ne s'en glorifia pas, car il savait bien qu'en lui quelque chose s'était cassé qui le marquerait pour le reste de sa vie peut-être.

Trop tard, il avait découvert que le sport n'est pas l'exploit d'un jour mais une action permanente, que la compétition est un aboutissement, une conclusion passagère, un couronnement.

Le sport, ce n'est pas «d'abord» la compétition, mais d'abord l'entraînement, d'abord la préparation! Ainsi conçu, il devient indispensable et il concerne tout le monde. «Passé dans les mœurs comme pratique quotidienne pour tous, écrit encore Brisson, le sport imprimerait un style de vie, conférerait des habitudes de frugalité, de sobriété, d'endurance, stimulerait le courage, entretiendrait le goût physique de la lutte, apporterait un élément d'équilibre dans ce siècle qui nous impose une existence faite de surmenage nerveux et de 'soumenage' musculaire.»

Et la compétition, périodiquement, deviendrait un plaisir et un moyen sain et pratique de contrôler l'état et le niveau de ses capacités vitales!